



Objet, concept, terme, discours... . Repenser le domaine dans le cadre de la terminologie comparée

Héba Medhat-Lecocq

► To cite this version:

Héba Medhat-Lecocq. Objet, concept, terme, discours... . Repenser le domaine dans le cadre de la terminologie comparée. 2014. hal-01493382

HAL Id: hal-01493382

<https://hal.science/hal-01493382>

Preprint submitted on 21 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Objet, concept, terme, discours...

Repenser le domaine dans le cadre de la terminologie comparée

Héba Medhat-Lecocq
Inalco, Sorbonne Paris Cité
hebalecocq@yahoo.fr

Résumé. Depuis quelques décennies, les principes fondateurs de la terminologie ne font pas l'unanimité au sein même de leur propre domaine de recherche. La présente étude a pour objectif de faire la lumière sur les différentes interprétations de ces principes qui fixent les grandes lignes de notre discipline. Nous nous attacherons ici à diviser le travail terminologique en plusieurs étapes afin de mieux comprendre les différentes positions prises par le spécialiste vis-à-vis des éléments constitutifs du domaine. Suivre la même logique que ce dernier nous permettrait de dissiper certains malentendus qui pèsent depuis un certain temps sur la recherche terminologique, et plus particulièrement sur le domaine de la terminologie comparée.

1) Introduction

Établir un état des lieux de la science de la terminologie à l'heure actuelle n'est pas chose aisée. Bien que relativement moderne et malgré tous les moyens technologiques qui sont à sa disposition et qui devraient contribuer à son développement, la terminologie passe aujourd'hui par une période de remise en question, y compris par ses propres adeptes. Vacillant entre monosémie wüstérienne et polysémie de la langue naturelle ; partagée entre les deux démarches, onomasiologique et sémasiologique ; divisée entre les deux approches, normative et descriptive ; fragmentée par l'intervention de plusieurs acteurs qui n'ont pas tous les mêmes objectifs dans leur ligne de mire, la terminologie se trouve aujourd'hui à la croisée des chemins.

La présente recherche s'interroge sur les sources de toutes ces divergences et contradictions qui affectent l'évolution de cette discipline et qui mettent constamment le terminologue face à un choix cornélien. Doit-il bannir la monosémie wüstérienne au profit de la polysémie de la langue ? Comment peut-il adopter une démarche onomasiologique alors que la première étape de son travail terminologique - celle du dépouillement - est réalisée à partir d'un corpus ? S'il adopte une approche normative, que faire des signes non normalisés ? Et si au contraire, il opte pour une approche descriptive, ne risque-t-il pas de transgresser les fondements, voire la raison d'être de la terminologie ?

Dans une tentative de donner quelques éléments de réponse à ces interrogations, nous poserons dans un premier temps le cadre de notre étude. Sous l'intitulé « *Le domaine, le spécialiste et le profane* », nous mettrons l'accent sur l'importance de la connaissance du domaine spécialisé avant tout projet d'étude terminologique.

Ensuite, nous proposerons une nouvelle vision du travail terminologique en le divisant en plusieurs étapes. Celles-ci seront avancées en fonction du rapport établi, au cours des processus cognitif et discursif, entre les éléments constitutifs de la science de la terminologie, à savoir : *l'objet, le concept, le terme et le discours scientifique*, mais aussi au fur et à mesure du changement de rôle de l'un des deux acteurs concernés directement par ce domaine, le spécialiste et le terminologue. La nouvelle division du travail terminologique que nous proposons ici et qui sera présentée sous le titre « *Le travail terminologique par étapes* », fera la distinction entre « *une langue émettrice du savoir* » et « *une langue réceptrice du savoir* », ces deux dernières n'adoptant pas toujours la même démarche, ni la même logique, pour conceptualiser et/ou décrire le domaine.

2. Le domaine, le spécialiste et le profane

Tout d'abord, nous tenons à signaler que l'emploi à ce stade du mot "profane" et non pas celui de "terminologue" n'est pas sans raison, ce dernier - au premier contact avec le domaine scientifique - étant considéré comme un profane. Néanmoins, en acquérant les connaissances nécessaires (à travers la documentation, la recherche sur le terrain, etc.) dans l'objectif d'appréhender le domaine, il passe du statut de "profane" à celui de "spécialisé" dans ce domaine.

Vectrice de connaissances sur les différents domaines scientifiques, la langue spécialisée est l'un des outils indispensables du spécialiste. Celui-ci en a besoin pour appréhender les concepts et termes scientifiques. Il en fait usage également pour transmettre son savoir à sa communauté scientifique, mais aussi à d'autres acteurs qui peuvent y être concernés : terminologues, traducteurs, simples usagers, bref, aux non-spécialistes du domaine.

Mais il arrive quelquefois que ces derniers peinent à saisir les informations scientifiques émises par le spécialiste. Cela est dû évidemment à leur manque du niveau d'expertise et du savoir-faire acquis par celui-ci et lui permettant une intégration conceptuelle bien particulière du domaine. L'exemple suivant illustre notre propos.

Prenons dans le domaine de l'architecture le concept d'< arc >, cet « élément architectural dont la forme et le mode d'appareil lui donnent une certaine flexibilité et lui permettent de résister à la poussée née de la charge qu'il supporte » (H. Medhat-Lecocq, 1997 : 855-856). Les architectes distinguent d'une manière générale entre les différents types d'arcs suivant leurs tracés : < arc en plein-cintre >, < arc en ogive >, < arc surbaissé >, etc. Or, ce mode de conceptualisation n'est pas absolu dans le domaine concerné, puisque l'on trouve certains arcs conceptualisés selon leur destination, *ie* leur fonction, comme c'est le cas de l'< arc de décharge >. Il s'agit d'un « arc surmontant un linteau dans le but de soulager la charge portée par celui-ci » (*Ibid.*, 1997 : 881) Il est, selon Pérouse de Montclos, « bandé dans un mur plein » (1989 : 267). Mais ce type d'arc doit épouser une forme quelconque, un tracé. Il prend souvent la forme d'un arc surbaissé, rarement celle d'un arc en mitre.

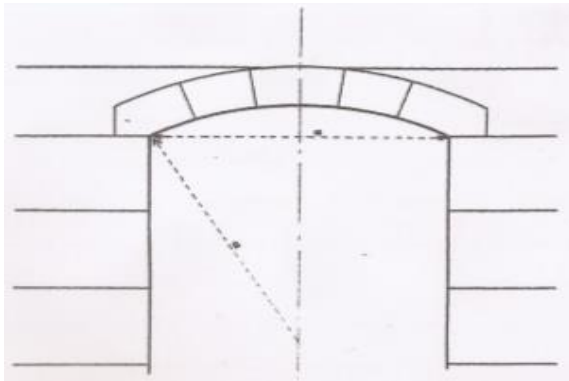


Fig.1 – Arc surbaissé

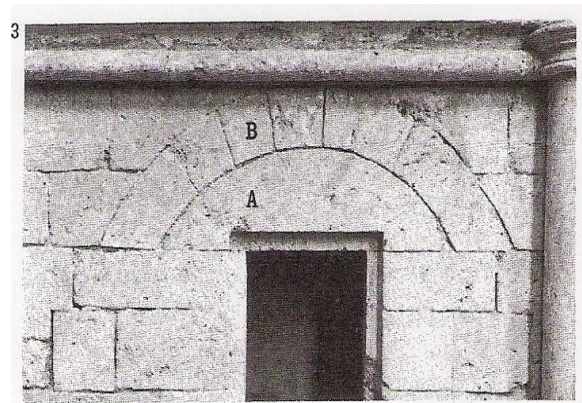


Fig.2 – Arc de décharge
(A-Linteau ; B-Arc de décharge)

Nous attirons l'attention ici sur les légendes qui accompagnent ces deux figures. Nous lisons *arc surbaissé*¹ sous la première, et *arc de décharge* sous la deuxième. Cela dit, à observer la deuxième figure sans la légende, une personne peu initiée et s'étant limitée à l'étude des arcs selon leurs tracés, risque de s'arrêter au concept d'< arc surbaissé >, puisque cet *arc de décharge* épouse en même temps la forme

¹ Nous soulignons que le terme *arc surbaissé* a pour synonyme parfait celui d'*arc segmentaire*. Nous ne nous y attarderons pas ici.

d'un *arc surbaissé*. Cependant, le spécialiste découvrira deux concepts à travers cette deuxième illustration : un <arc de décharge> dont le tracé est celui d'un <arc surbaissé>.

- Sa connaissance du domaine lui permettra de distinguer entre deux différents concepts liés par un rapport d'implication logique : <arc surbaissé> et <arc de décharge>, puisque cet élément architectural est un arc surbaissé destiné à soulager la charge portée par un linteau.

-Il intégrera également cet <arc de décharge> dans un champ conceptuel le liant avec les concepts <linteau> et <mur plein> par une relation associative de contiguïté de type (objet → élément contigu), cet objet étant placé au-dessus d'un *linteau* et construit dans un *mur plein*.

- Pour aller encore plus loin, il classera < l'arc de décharge> et le < linteau > dans une autre relation d'implication partitive de type (objet → constituant) avec le concept de < baie > (une fenêtre, une porte, etc.), les deux premiers éléments faisant partie d'une baie et lui servant de couverture. Autrement dit, la présence d'une baie est une condition nécessaire pour la construction de ces deux éléments.

Bref, il aura toujours une vision plus claire, plus large et plus précise du champ conceptuel abritant le concept à délimiter. En voici la partie qui vient d'être évoquée :

- Implication logique (superordonné logique → subordonné logique)
(<arc surbaissé > → < arc de décharge >)
- Relation associative de contiguïté (objet → élément(s) contigu(s))
<arc de décharge> → <linteau> ; <mur plein>
- Implication partitive (objet →constituants)
<baie> → < arc de décharge > ; < linteau>

Nous pouvons bien évidemment pousser la démonstration encore plus loin en explorant ce champ conceptuel liant l'<arc de décharge> aux autres concepts du domaine. Mais contentons-nous de cette partie qui met en évidence le fait suivant : nous les non-spécialistes, lorsque nous abordons un domaine que nous ne maîtrisons pas, nous réussissons certes à appréhender une partie de son réseau conceptuel, mais cette dernière reste beaucoup moins importante que celle intégrée par le spécialiste de ce domaine. Au surplus, le mode de conceptualisation du domaine scientifique, convenons-en, n'est pas toujours à la portée du non-initié. Et c'est là que réside le problème auquel font face les traducteurs de textes spécialisés, entre autres acteurs, lorsqu'ils ont affaire à un domaine spécialisé. Ce fait amène Nicolas Frøeliger, traducteur spécialisé et traductologue, à la réflexion suivante :

« [...] à notre vision, il manque le gros plan et le plan d'ensemble. [...]. Ce que nous savons, nous ne le savons en général pas sur le même mode que les spécialistes des domaines dans lesquels nous traduisons et qui sont, pour partie, nos interlocuteurs. » (2013 : 74 et 78).

De ce qui précède, nous pouvons dégager les constatations suivantes :

- L'importance de l'intellection dans l'appréhension d'un domaine scientifique.
- L'expérience et le savoir-faire du spécialiste lui permettent une appréhension plus large, plus précise et plus organisée du réseau conceptuel de son domaine.
- Le terme ne révèle pas tout sur le concept.

C'est à la lumière de ces constatations que nous avons mené nos réflexions sur le travail terminologique. Ce faisant, nous l'avons divisé en plusieurs étapes

3 Le travail terminologique par étapes

Il convient de souligner tout d'abord que nous ne prétendons pas ici procéder à une analyse approfondie des éléments constitutifs de la terminologie - *objet*, *concept*, *terme* et *discours* - évoqués dans le libellé de notre article, travail déjà accompli par d'autres recherches. Nous nous appuyerons seulement sur ce qui nous paraît essentiel dans la réflexion que nous menons sur le travail terminologique. Notre objectif est de tenter de dégager la position du spécialiste par rapport à ces quatre éléments afin d'obtenir une vision plus claire du domaine de la terminologie et de trouver des éléments de réponse à nos interrogations évoquées *supra*.

Le travail terminologique est constitué d'un vaste ensemble de tâches. Il comporte entre-autres : la création des termes, la sélection entre les termes dans le cadre d'une activité au sein d'une instance de normalisation, le repérage et l'analyse des termes d'un domaine à travers le dépouillement d'un corpus textuel, la confection des dictionnaires et des bases de données, etc. Pour comprendre le travail terminologique sans brouiller les frontières entre toutes ces tâches que peut accomplir un terminologue, nous proposons de le diviser en plusieurs étapes tout en tenant compte du rapport entre le domaine du savoir et la langue qui le véhicule.

3.1 Dans une langue émettrice du savoir

Une langue émettrice du savoir est une langue dans laquelle ont été créés les – ou une partie des – concepts du domaine. Dans cette catégorie de langues, le travail terminologique pourrait être réparti en trois étapes : *la genèse terminologique*, *l'épreuve terminologique* et *l'observation terminologique*.

3.1.1 La genèse terminologique

Deux sous-étapes sont nécessaires pour l'accomplissement de ce que nous proposons d'appeler "la genèse terminologique", à savoir : *la conceptualisation d'un nouvel objet et sa désignation*. Au cours de *la conceptualisation d'un objet scientifique*, deux cas de figure peuvent se présenter :

- l'objet déjà existant est perçu pour la première fois par le spécialiste. Il en forme une image mentale : objet → concept ;
- lorsque le spécialiste invente un objet, il en construit d'abord une image mentale avant de le créer : concept → objet (cf. M. Diki-Kidiri, 2008 : 36-37).

Dans les deux cas de figure, tout processus de conceptualisation implique une catégorisation du nouveau concept, ce dernier étant loin d'être saisi isolément. Il est plutôt délimité et classé par rapport aux autres concepts qui lui sont liés par un rapport logique, partitif ou associatif, à l'intérieur d'un même champ conceptuel relevant du domaine auquel ils appartiennent tous. Or, ce travail mental de perception et de catégorisation, auquel viennent s'ajouter la langue du spécialiste et, par conséquent, la mémoire collective des usagers de cette langue, joue un rôle essentiel dans *la désignation* du nouveau concept.

Prenons l'exemple du terme *minerve* utilisé dans le domaine de la médecine pour désigner ce collier cervical qu'on porte autour du cou et qui sert à « *maintenir la tête en extension (en cas de traumatisme des vertèbres cervicales, etc.)* » (Le Petit Robert). Comme nous le savons, ce mot tire son origine de « *Minerva*, déesse romaine de l'intelligence et de la sagesse » (TLFi)². Pour couvrir le concept scientifique de <minerve> avec ce terme, l'esprit humain établit une correspondance entre les deux images mentales : celle de la déesse de l'intelligence et celle de l'appareil médical concerné, puisque ce

² Trésor de la langue Française informatisé.

dernier est destiné à maintenir la tête - considérée comme le siège de l'intelligence et de la sagesse chez l'homme - « *en extension et en rectitude* » (TLFi).

Sur ce travail d'imagination effectué par le cerveau humain pour admettre les nouveaux concepts scientifiques avec les termes qui les couvrent et qui renvoient à d'autres objets bien ancrés dans la mémoire collective des usagers d'une langue, les exemples sont légion. Nous pouvons citer à titre exemplatif *l'éolienne*, mot qui tire son origine du nom grec Éole, dieu des vents, ainsi que le *nectar de fruit*, terme ayant fait l'objet d'un article publié par Pierre Lerat et dont le mot *nectar* nous renvoie, selon l'auteur, aux dieux des Olympes. (Lerat, 2009). Notons également le terme *nymphé* qui, dans le domaine de l'entomologie, représente le concept correspondant à l'un des stades de la métamorphose de l'insecte. Ce terme trouve son origine dans la mythologie grecque où le mot *nymphé* porte le sens d'une « *déesse d'un rang inférieur, qui hantait les bois, les montagnes, les fleuves, la mer, les rivières* » (Le Petit Robert)

Si l'on quitte le domaine de la mythologie pour se tourner vers d'autres types de termes motivés, beaucoup d'exemples ne peuvent manquer de venir à l'esprit, tels le *serpent*, cet instrument de musique ainsi nommé à cause de sa forme ondulante ressemblant à celle d'un serpent ; les *dents* d'une scie ; la *louve*, instrument qui, dans le domaine de la technologie, sert à soulever les pierres de construction (TLFi), etc.

Comme nous pouvons le constater à travers tous ces exemples, à cette étape-là, celle de la "genèse terminologique", la terminologie se trouve entièrement dépendante de la langue naturelle avec toutes les charges socio-culturelles et historiques que celle-ci véhicule et qui restent ancrées dans la mémoire collective de ses usagers.

3.1.2 L'épreuve terminologique

Elle commence lorsque le nouveau terme, concept/désignation, est présenté à l'ensemble des spécialistes du domaine, d'abord afin que ceux-ci l'approuvent et l'intègrent, ensuite pour qu'ils en fassent usage dans leur communication. Par conséquent, "l'épreuve terminologique" est divisée elle aussi en deux sous-étapes, à savoir : l'intégration du nouveau terme avec le concept qu'il couvre d'une part, et son usage dans le discours scientifique, d'autre part.

3.1.2.1 L'intégration du nouveau terme par les spécialistes du domaine

Certes, à ce stade, le discours majoritairement définitoire est axé sur la description du nouvel objet scientifique, et par la suite centré sur le concept. Mais pour intégrer le terme véhiculé par ce concept, les spécialistes procèdent de la même manière qu'à l'étape précédente. Ils interpellent leur mémoire collective et établissent un rapport analogique entre les deux mondes : celui de leur domaine scientifique et celui appartenant à la mémoire collective des usagers de la langue les concernant. Ils acceptent le terme *minerve* comme vecteur du « collier cervical qu'on porte autour du cou » en établissant une correspondance entre celui-ci et la déesse de la sagesse *Minerva*. Il en est de même pour *l'éolienne* qui les renvoie à Éole, dieu des vents. Ils font également le rapport entre la forme ondulée du *serpent*, cet instrument de musique, et le mouvement ondulant du reptile qui porte le même nom.

Pour accepter ce type de termes, vecteurs de nouveaux concepts et considérés comme polysémiques dans la langue naturelle, les usagers de la langue ont besoin d'un repère qu'ils trouvent dans leur mémoire collective. C'est à ce stade-là, au moment de l'intégration du nouveau terme et du concept que celui-ci couvre, ainsi qu'à l'étape précédente, celle de la *genèse terminologique*, qu'il nous vient à l'esprit la constatation faite par Loïc Depecker et selon laquelle : « [le] terme, dit-il, est donc pour nous pleinement signe. Et c'est un signe vivant. » (L. Depecker, 2000 : 92).

Objet, concept, terme, discours. Repenser le domaine...

3.1.2.2 L'usage du terme dans les différents discours scientifiques

Une fois les nouveaux termes intégrés, les spécialistes, dans un objectif de décrire leurs objets scientifiques, commencent à en faire usage dans leur discours. À cet égard, plusieurs remarques méritent d'être signalées au cours de cette deuxième sous-étape.

- Lorsque le terme renvoie à une image collective propre aux usagers de la langue, les spécialistes refusent d'activer cette image susceptible de les détourner du concept scientifique véhiculé par ce terme.

Le pharmacien qui nous vend une "minerve" ne pense pas à la déesse de la sagesse. Il "met en veille" cette charge culturelle que porte le terme *minerve*. L'opticien qui fabrique les "lunettes", lui non plus, ce faisant, ne songe pas à la lune. Lorsque le spécialiste du domaine de l'entomologie parle de *nymphé*, il la présente uniquement dans le cadre de sa définition scientifique, à l'exemple de : « *Troisième état du cycle biologique caractéristique des Holométaboles qui précède l'état imaginal ; il est marqué par l'immobilité et l'absence d'alimentation.* » (d'Aguilar et Fraval). Ainsi nous pouvons déduire que lorsque le terme est intégré dans le discours scientifique, discours axé sur la description de l'objet scientifique, il ne véhicule que le concept scientifique.

- *Donc, convenons- en, dans leur discours scientifique, les spécialistes du domaine se servent du terme comme d'une "étiquette".*

De ce fait, des mots comme *louve*, *serpent*, *nymphé*, etc., polysémiques dans la langue naturelle, deviennent des termes monosémiques à l'intérieur de leurs domaines scientifiques. Cette prise de position conceptuelle est une particularité de la langue spécialisée qui, pour créer de nouveaux termes, emprunte souvent des mots appartenant au lexique général de ses usagers, et pour se les approprier et leur donner le statut de termes, neutralise les autres sens qu'ils portent, ceci au profit des seuls concepts qu'ils devront véhiculer.

Ce qui place la terminologie dans un combat perpétuel avec la polysémie au profit de la monosémie.

- Lorsqu'un terme porte quelques ambiguïtés pour les futurs spécialistes, il est accompagné d'une glose désambiguïsante. Il est courant par exemple, dans un cours écrit ou oral destiné à des étudiants en médecine, que le professeur soit amené à accompagner le terme technique d'une glose ou d'une définition.

Prenons l'exemple du terme **colectomie**. Si les étudiants ne sont pas encore familiarisés avec le suffixe *-ectomie*, le terme technique *colectomie* leur sera présenté accompagné de sa glose : *ablation du côlon*.

- *Par conséquent, dans certains discours scientifiques, le terme n'est pas - et ne peut-être - le seul représentant du concept.*

- Cependant, il y a des situations de communication précises dans les différents domaines scientifiques où l'emploi d'un seul terme - du terme normalisé - s'impose. Ceci pour éviter toute éventuelle confusion.

Pour prendre le même exemple précédent, dans un compte rendu opératoire, le seul terme utilisé est celui de *colectomie*, la glose *ablation du côlon* n'étant pas tolérée dans ce type de document.

- *Aussi, dans quelques types de discours scientifiques, le spécialiste et par conséquent le domaine de la terminologie, ont-ils besoin de la normalisation.*

- Pour éviter la répétition du terme, bien que celui-ci soit le seul normalisé, voire le seul admis par l'ensemble des spécialistes du domaine, en tant que vecteur du concept à l'étude, ces derniers le remplacent par son synonyme, par son quasi-synonyme ou, le plus souvent, par son hyperonyme.

Citons à titre d'exemple le lexème *engin*, terme générique qui vient à notre secours pour remplacer dans notre discours des termes comme *bulldozer*, *tracteur*, *char d'assaut*, *grue*, etc. Bien que ces derniers soient plus précis, leur répétition alourdit le discours sur les concepts qu'ils véhiculent. D'où le recours à un terme véhiculant son concept générique comme le montre l'exemple suivant :

« La principale mission du conducteur de **grues mobiles** est l'approvisionnement et l'alimentation en matériaux des différentes équipes intervenant sur un site (chantier, port, industrie...), avec lesquelles il communique par radio. Il doit également positionner et déployer **l'engin** sur le site, vérifier son fonctionnement, contrôler les poids de chargement qu'il peut supporter. »³

- Ainsi, le terme normalisé ne suffit pas à lui tout seul pour répondre à tous les types de discours scientifiques.

- Une connivence tacite existe entre les spécialistes d'un même domaine et fait que l'implicite n'est pas totalement absent de leurs discours.

Appuyons-nous cette fois-ci sur un exemple relevant du domaine de la terminologie, celui concernant les deux termes : *concept* et *notion*. Imaginons qu'un terminologue écrit : « La terminologie selon la théorie wüsterienne donne la priorité au **concept** et par conséquent plaide pour une étude synchronique des langues spécialisées ». Ensuite, pour étayer son propos, il avance une citation de Wüster : « La priorité accordée aux **notions** entraîne la terminologie par la force des choses, à considérer la langue d'un point de vue synchronique » (E. Wüster, 1981 : 64)

S'adressant à sa communauté professionnelle, dans le cas présent des terminologues francophones, cet auteur n'a pas besoin d'expliquer quand, comment et pourquoi ils sont passés du terme *notion* à celui de *concept*, ceci pour la simple raison qu'il estime que tous les spécialistes du domaine de la terminologie en sont au fait.

- Par conséquent, l'implicite n'est pas absent dans le discours des spécialistes du domaine.

Ce dernier exemple montre également que dans leur communication scientifique, les spécialistes d'un même domaine donnent la priorité au concept.

3.1.3 L'observation terminologique

Si les deux étapes précédentes concernent le spécialiste du domaine, l'acteur principal de cette troisième étape est le terminologue. Pour analyser le discours scientifique dans l'objectif d'en étudier la terminologie, quelle approche ce dernier devrait-il adopter ?

Partant des idées et principes dégagés à partir des deux étapes précédentes, nous pouvons trouver la réponse à cette question à travers le raisonnement suivant :

-puisque le spécialiste a besoin du terme normalisé dans quelques types de discours scientifiques ;

³ (<http://www.ecf.asso.fr/Formation-pro/Les-metiers/Batiments-et-travaux-publics/Conducteur-de-grues-mobiles>).

Objet, concept, terme, discours. Repenser le domaine...

- puisque ce terme normalisé ne suffit pas à lui tout seul dans toutes les situations de communication scientifique ;
- pour respecter la monosémie par rapport à la langue naturelle, phénomène que s'impose le spécialiste lorsqu'il décrit son objet scientifique ;
- pour comprendre en même temps son recours aux différents représentants discursifs du terme dans d'autres types de discours scientifiques ;
- pour pouvoir répondre à toutes ces exigences de la terminologie descriptive, exigences qui paraissent au premier abord contradictoires, mais à notre sens, ne le sont pas point,

notre seul îlot de sûreté est le concept.

Si nous parvenons à délimiter et catégoriser les différents concepts du domaine, nous pourrons ajouter pour chacun, le terme normalisé, son synonyme, son quasi-synonyme, bref tous les représentants discursifs de ce terme normalisé cher à la science de la terminologie. Ceci évidemment en prenant en considération son degré de technicité, ainsi que le type de discours susceptible de l'abriter. À cet égard, nous tenons à souligner le manque de recherches en terminologie sur les différents types de discours scientifiques, à l'exemple de celle de Gérard Cornu sur le domaine du droit, dans son ouvrage « Linguistique juridique » (2005).

Pour étayer notre propos, nous proposons le schéma suivant à travers lequel nous présentons le concept comme une étoile au centre d'un système planétaire et autour de laquelle gravitent, chacun sur son orbite, les différents signes qui la représentent. Chaque orbite devrait définir le degré de technicité et de légitimité du signe linguistique, sa fréquence d'emploi, et plus particulièrement le type de discours susceptible de l'abriter.

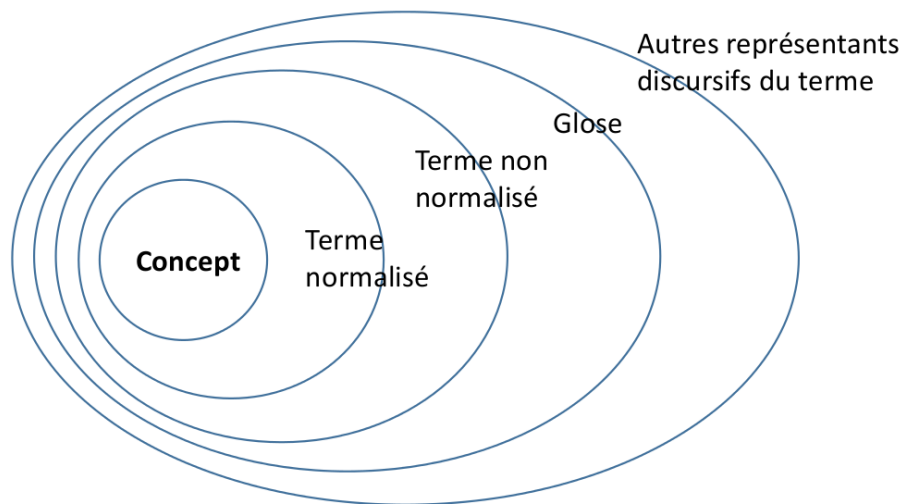


Schéma 1 – Recherche terminologique axée sur le concept

Nous tenons à souligner ici que la terminologie formelle, *i.e.* l'ontoterminologie, trouve sa place dans ce schéma, puisque les tenants de cette dernière branche de la terminologie cherchent « à mettre en regard, c'est-à-dire à associer, les termes d'usages et les termes normés avec les concepts de l'ontologie correspondants. » (Marie Calberg-Challot et al. 2009 : 37)

Dès lors, une question s'impose.

Comment dans la pratique un terminologue pourrait-il arriver à suivre ce schéma, alors qu'il commence sa recherche terminologique par le dépouillement d'un corpus et, par conséquent, a affaire en premier lieu aux signes linguistiques ?

En fait, le repérage des termes d'un corpus tel que nous le concevons et c'est ce que d'ailleurs beaucoup d'entre nous le font inconsciemment, peut se résumer à travers les deux formules suivantes :

- signe linguistique ↔ concept (2 étapes indispensables)
- objet → concept → signe linguistique (terme et non terme) (3^{ème} étape, si nécessaire)

L'exemple évoqué *supra*, celui des deux termes *concept* et *notion*, corrobore d'une manière remarquable la première formule. Lorsque le terminologue fait usage des deux termes - le premier dans son propre discours et le second dans une citation de Wüster - les spécialistes du domaine ne s'attarderont pas sur la différence entre les deux termes pour comprendre ce discours, puisque leur processus de compréhension du texte est axé sur le concept. Certes, leur première démarche sera forcément sémasiologique : signe linguistique → concept. Mais ils finiront par renverser ce processus de compréhension : concept → terme, en inférant que le concept évoqué dans les deux discours, celui du terminologue contemporain et celui de Wüster, est le même. C'est la seule raison pour laquelle ils acceptent cette quasi-synonymie, d'ordre diachronique dans le cas présent.

Quant à la deuxième formule, elle représente une partie de la démarche adoptée par le terminologue au cours de l'étape de "l'observation terminologique". Elle s'avère indispensable lorsque ce dernier se trouve dans l'incapacité de délimiter les concepts scientifiques véhiculés par les termes qu'il avait repérés. La recherche sur le terrain et le recours au spécialiste lui permettent de voir l'objet concret, et/ou de percevoir l'objet abstrait, seul moyen pour le conceptualiser et l'intégrer avec le (ou les) signes(s) linguistique(s) qui le couvre(nt).

3.2 Dans une langue réceptrice du savoir

Le travail terminologique dans une langue réceptrice du savoir passe, comme pour la langue émettrice du savoir, par les trois étapes évoquées *supra*. Cependant, la différence entre les deux types de langues se manifeste plus particulièrement au cours de la première étape, celle de *la genèse terminologique* qui devient ici soit une *réception terminologique*, ou une *deuxième genèse terminologique*. Analysons ces trois étapes de ce nouvel angle, celui de la langue réceptrice du savoir

3.2.1. La réception terminologique / La genèse terminologique

Lorsqu'une langue accueille sur son territoire un nouvel objet scientifique ou technique, il lui arrive de le percevoir selon la même vision du monde, mais aussi d'adopter la même conceptualisation du domaine concerné que celle de la langue d'origine. Pour ce qui est des nouveaux concepts récemment importés, si elle les représente par des emprunts ou des calques à cette dernière langue, il s'agirait dans ce cas-là d'une ***réception terminologique***.

Nous pouvons prendre en exemple la terminologie de l'appareil digestif dans trois langues différentes, le français, l'anglais et l'arabe, où - une influence de l'ancienne médecine grecque en est certaine - plusieurs organes sont conçus et perçus de la même manière :

Langue française	Langue anglaise	Langue arabe
Langue	Tongue	لسان (lisân) (littéralement : langue)
Pancréas	Pancreas	بنكرياس (bankeriâs)
Duodénum	Duodenum	الإثنا عشر (al-ithna-‘achri)

		(littéralement : qui se compose de douze.....)
Côlon	Colon	(al-qawloun) القولون
Côlon transverse	Transverse colon	القولون المستعرض (al-qawloun al-musta'rad) (littéralement : côlon transverse)
Côlon descendant	Descending colon	القولون النازل (al-qawloun al-nâzil) (Littéralement : côlon descendant)
Côlon ascendant	Ascending colon	القولون الصاعد (al-qawloun al-šâ'id) (Littéralement : côlon ascendant)

La réception terminologique, comme nous pouvons le constater, traduit donc une sorte de symétrie conceptuelle et terminologique entre les différentes langues en contact. Il peut en découler certes des problèmes d'un autre ordre qu'une langue émettrice du savoir ne connaît pas ou rencontre rarement, comme celui de l'implantation de nouveaux termes dans la langue emprunteuse, et leur concurrence avec les emprunts introduits par la langue émettrice du savoir. Pour ce qui est des termes indiqués ci-dessus, ce sont les calques et les emprunts qui ont réussi à évincer les anciens termes arabes. Mais pour d'autres domaines plus récents comme l'informatique ou la téléphonie mobile, le problème de la concurrence entre les emprunts et les nouveaux termes créés par la langue est loin d'être simple. Dans le monde arabe par exemple, des termes d'origine anglo-saxonne (kombyoutar (de computer) ; mobayel (de mobile), etc.) continuent à concurrencer leurs successeurs créés par les instances de normalisation arabes.

Néanmoins, il arrive quelquefois que cette langue d'accueil, en recevant le nouveau domaine, résiste à la conceptualisation d'origine et décide de conceptualiser ce dernier selon sa logique et sa propre vision du monde. Dans ce cas-là, il est question *d'une deuxième genèse terminologique*. Deux causes peuvent être à l'origine de cette dernière : une différence de conceptualisation du domaine et une perception différente d'un même objet.

Il y a une *différence de conceptualisation* lorsque le champ conceptuel concernant un objet est modifié. Il n'est que de penser aux concepts de <Yin> et de <Yang> en Médecine traditionnelle chinoise qui n'existent pas dans les autres médecines du monde. Si, dans la première, plusieurs maladies sont à l'origine d'un excès d'énergie Yin et d'autres reviennent à un excès d'énergie Yang, (Christian Brun, 2011 : 125), le champ conceptuel d'une maladie, voire le système conceptuel de la pathologie chinoise traditionnelle sera différent par rapport à celui des autres médecines.

En revanche, *percevoir le même objet différemment* n'implique pas forcément une modification du champ conceptuel concernant cet objet - bien que nous ayons coutume de parler de différence de conceptualisation dans ce cas de figure - mais peut, par contre, influencer sur le choix du terme qui le représente.

Pour nous expliquer, appuyons-nous sur l'exemple d'un objet relevant du domaine de l'architecture orientale. Il s'agit d'un support architectural qui peut servir également d'éléments décoratif et qui constitue une évolution de la *trompe* et du *pendentif* et permettant le passage du plan carré au plan circulaire dans la construction des coupoles. Lorsque plusieurs éléments de la trompe se répètent et se resserrent les uns à côté des autres, cet élément prend le nom de *muqarnas*, une forme altérée de

muqarfas, qui signifie *accroupi*, le spécialiste arabe l'ayant perçu à l'image de plusieurs hommes assis en accroupi les uns à côté des autres.⁴

D'un autre côté, au premier contact avec ce support, le spécialiste français l'avait perçu différemment. Il a vu plutôt ces éléments juxtaposés comme *des alvéoles* (d'une ruche d'abeilles). Et lorsque leurs piédroits s'allongent pour se suspendre dans l'air, il les a perçus comme des *stalactites* qui se forment sur les voûtes des grottes (Fig. 3 & 4). Aussi a-t-il appréhendé le domaine, à la lumière de cette nouvelle perception de ces objets, selon *une deuxième genèse terminologique*. Mais comme le mot *alvéoles* n'a pas été terminologisé, il est a été progressivement remplacé par l'emprunt *muqarnas*, tout en l'accompagnant quelquefois comme glose afin de le désambiguïser s'il en est besoin. Cela démontre que pour un Français, les *muqarnas* continuent à être perçus comme des objets évoquant la forme des alvéoles dans une ruche d'abeille.

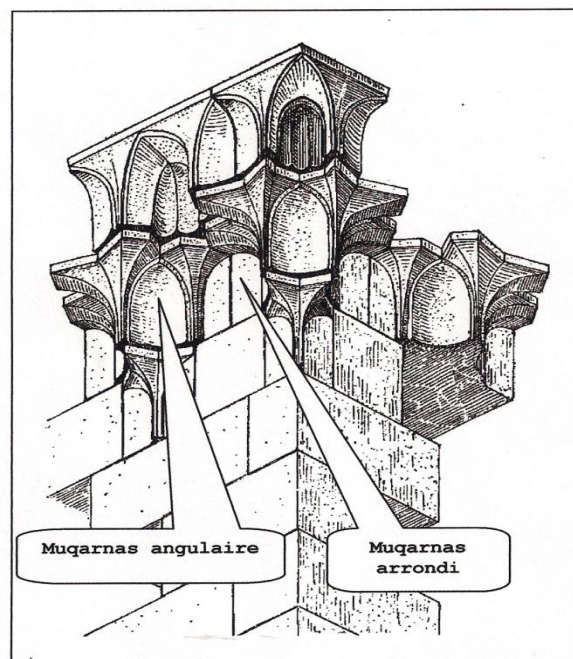


Fig. 3. Muqarnas angulaires et arrondis

⁴ Nous signalons qu'il existe une autre interprétation selon laquelle le terme *muqarnas* tire son origine de *corniche*.

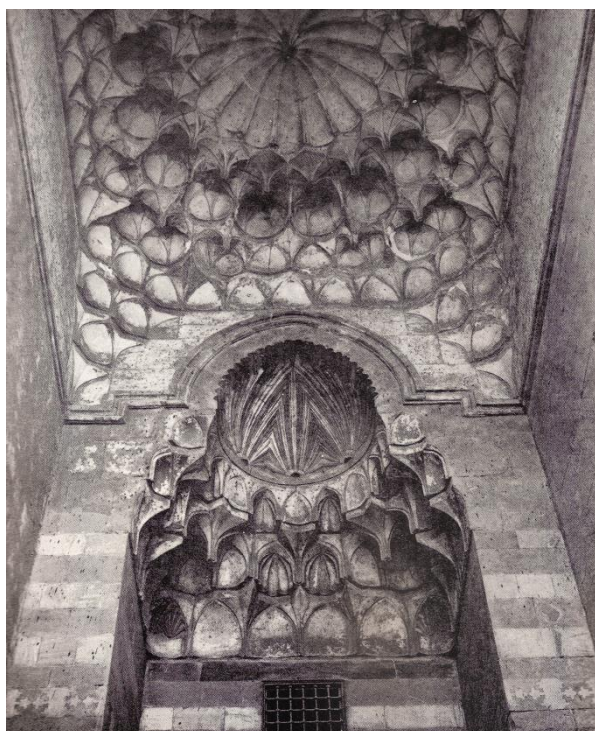


Fig.4. Stalactites. Entrée du palais Yashbak. Le Caire, Egypte

Cette deuxième *genèse terminologique* n'a pas été sans conséquence sur l'élaboration par chacun des deux spécialistes de la terminologie couvrant le champ conceptuel propre à cet objet :

Spécialiste égyptien	Spécialiste français
- <i>muqarnas halabi</i> (<i>muqarnas aleppin</i>) ou <i>muqarnas châmi</i> (<i>muqarnas syrien</i>), cet élément étant très prisé en Syrie	- <i>muqarnas arrondi</i> , la partie supérieure épousant une forme arrondie.
- <i>muqarnas baladi</i> (<i>muqarnas local</i>), élément très fréquent en Egypte	- <i>muqarnas angulaire</i> , la partie supérieure épousant une forme pointue.
- <i>muqarnas dhu dallâya</i> (<i>muqarnas suspendus</i>), lorsque les piédroits de plusieurs éléments juxtaposés se détachent et s'allongent pour se suspendre dans le vide.	- <i>stalactites</i> , ces éléments juxtaposés ressemblant aux concrétions calcaires qui se forment sur les voûtes des grottes.

TAB. 1 – conceptualisation par les deux spécialistes, égyptien et français, des trois types de muqarnas.

Arrivé jusqu'à ce point, nous tenons à signaler que le champ conceptuel reste toujours le même dans les deux cultures, arabe et française. C'est seulement la terminologie qui en répercute les échos.

3.2.2 L'épreuve terminologique

Cette différence de perception des mêmes objets impacte toutefois le discours à leur sujet lorsque, curieusement, les spécialistes dans les deux langues les décrivent. Prenons l'exemple suivant :

« L'ornementation architecturale composée d'**alvéoles (muqarnas)** rangées horizontalement ou groupées verticalement avait déjà fait son apparition en Egypte dans certaines constructions fatimides. [...]. Dans un portail monumental en pierre ou en marbre appareillé, **muqarnas** et **stalactites** se combinent parfois pour former les pendentifs de la demi-coupole (ou coquille supérieure, sinon l'encadrement d'une coupole côtelée. » (J.C. Garcin et al. 1982 : 244).

Si dans le texte français, on lit : « *muqarnas et stalactites se combinent* », le spécialiste arabe ne peut faire usage que de *muqarnas* pour désigner les trois formes de cet élément. Dans ce cas-là, pour évoquer la même idée, il remplacerait « *muqarnas et stalactites* » par « *les muqarnas dans toutes leurs formes se combinent parfois pour....* » ; ou bien « *les différents types de muqarnas se combinent parfois pour....* » ; ou encore « *les trois types de muqarnas se combinent parfois pour....* ». Bref, il est impossible de remplacer les deux termes français *muqarnas* et *stalactites*, qui d'ailleurs couvrent trois concepts, par deux termes arabes.

Ainsi pouvons-nous déduire que, dans leur discours, axé sans aucun doute sur les concepts – les mêmes pour les deux langues – les spécialistes se trouvent dans l'obligation d'agencer les éléments de leurs discours en fonction de leur choix pour les termes qui couvrent ces concepts. Ce choix, soulignons-le est souvent tributaire de leur perception des différents objets scientifiques.

3. L'observation terminologique

Par conséquent, un premier dépouillement des deux corpus, arabe et français, nous conduirait vers deux champs conceptuels différents, comme l'illustre le schéma suivant :

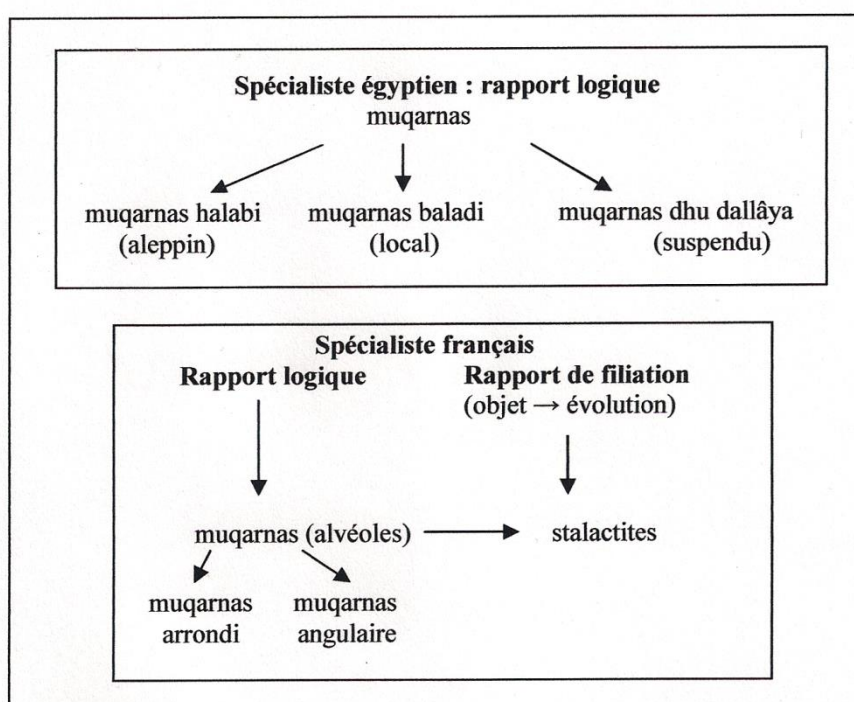


Schéma 2 : Champs de muqarnas élaboré à partir des termes

En effet, les deux champs, loin d'être incorrects, sont incomplets parce qu'élaborés à partir des signes linguistiques qui couvrent les concepts, et non pas à partir des concepts eux-mêmes. Autrement dit, le dépouillement terminologique a été effectué en se cantonnant à la seule formule : signe linguistique → concept. Ce qui donnerait pour la langue arabe trois types de *muqarnas* (trois co-hyponymes), et pour le français deux types de *muqarnas* (deux co-hyponymes) liés avec un troisième, *stalactites*, par un rapport associatif de filiation (objet → évolution).

Néanmoins, la réalité scientifique est tout autre. Car le spécialiste égyptien qui évoque dans son discours trois types de *muqarnas* est conscient que le troisième élément, *muqarnas dhu dallâya* (*muqarnas suspendu*) est une évolution des deux premiers. De même, le spécialiste français dans sa conceptualisation pour ces trois éléments admet totalement qu'ils renvoient à un objet pouvant épouser trois formes différentes. En d'autres termes, au cours du passage d'une langue à l'autre, le champ conceptuel des objets concernés n'a pas été touché. C'est plutôt le champ terminologique, basé sur le

Objet, concept, terme, discours. Repenser le domaine...

seul dépouillement textuel et constitué sans aucune analyse conceptuelle, qui a mené à ce résultat susceptible de nous éloigner de la réalité scientifique.

Ce dernier exemple démontre une fois de plus que nous ne pouvons pas échapper à la nécessité d'une recherche terminologique axée sur le concept.

4. Conclusion

Depuis la fondation par Eugène Wüster de la science de la terminologie moderne, d'autres théories et approches dans ce domaine ont vu le jour. Si les unes viennent compléter l'approche wüstérienne, d'autres se situent aux antipodes de celle-ci, voire la rejettent totalement. Or, la remise en question des principes fondateurs de la discipline impacte depuis quelques décennies le travail du terminologue, le premier acteur à en pâtir. Cette situation tient à deux causes principales.

D'une part, ce dernier n'est pas le seul acteur, ni même l'acteur principal du domaine, celui-ci étant le spécialiste. Par conséquent, un des problèmes majeurs auxquels se heurte le terminologue est celui de la connaissance du domaine spécialisé. Pour ce faire, il devrait suivre la même logique du spécialiste et appréhender le domaine par intellection.

D'autre part, le travail terminologique est un long processus qui mérite d'être divisé en plusieurs étapes, chacune nécessitant une prise de position particulière par rapport aux éléments constitutifs de la terminologie. En d'autres termes, concevoir le travail terminologique en le divisant en plusieurs étapes permet d'avoir une vision plus précise et plus globale de notre discipline. À travers cette nouvelle conception du domaine, le terme peut être envisagé comme un "*signe linguistique*" lors de sa création ou son intégration pour la première fois ; mais en même temps, il est considéré comme une "*étiquette*" lorsque le spécialiste en fait usage pour décrire son objet scientifique. Dans quelques situations de communication, la synonymie et la quasi-synonymie trouvent toute leur légitimité ; dans d'autres types de discours scientifique, seul le terme normalisé est toléré. De plus, cette nouvelle division du travail terminologique met en évidence l'intérêt de l'approche onomasiologique sans rejeter totalement la sémasiologie, indispensable au début de l'étape du dépouillement terminologique. Finalement, nous avons pu constater que toute étude de la terminologie d'un domaine doit tenir compte des différences entre une langue émettrice du savoir et une langue réceptrice du savoir. Cette distinction entre les deux langues - qui se manifeste dans la conceptualisation du domaine, dans la perception de ses objets, dans le choix des termes et par la suite dans l'organisation du discours constitue la clef de voûte de tout travail en terminologie comparée. En conséquence, elle devrait être prise en considération par le terminologue.

Au terme de cette étude, nous espérons avoir apporté quelques éclaircies sur des zones d'ombre qui couvrent le domaine de la terminologie et qui, à notre sens, font obstacle à son développement.

Références

D'Aguilar J. et Fraval A. *Glossaire progressif d'entomologie*, (en ligne) <http://www7.inra.fr/opie-insectes/glossaire.htm>.

Brun C. (2011). *Le grand livre de la naturopathie*, sous la direction d'Anne Ghesquière, Paris, Eyrolles.

Cornu G (2005). *Linguistique juridique*. Éditions Montchrestien. Coll. Domat. Droit privé, 3^{ème} édition.

Depecker L. (2000). « Le signe entre signifié et concept », in Henri Béjoint et Philippe Thoiron (dir.), *Le sens en terminologie*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, Travaux du CRTT, 86-121.

Diki-Kidiri M et Edema A.B. (2008). *Le vocabulaire scientifique dans les langues africaines : pour une approche culturelle de la terminologie*. Paris, Foreign language study.

Froeliger N. (2013). *Les noces de l'analogique et du numérique. De la traduction pragmatique*. Traductologiques, les belles lettres.

Garcin J.C., Maury B., Revault J. et Zakariya (1982).M. *Palais et Maisons Du Caire D'Époque Mamelouke (XIIIe-XVIe siècles)*.Éditions du CNRS, Paris.

Lerat P. (2009) « La combinatoire des termes. Exemple : nectar de fruit ». *Hermès*, 42-2009.

Calbert-Challot M., Lerat P. et Roche Ch. (2009) : « Quelle place accorder au corpus dans la construction d'une terminologie », in *Terminologie & Ontologie : théories et applications*, Toth, Institut Porphyre, 33-52.

Medhat-Lecocq H. (1997). *L'architecture islamique en Egypte. Elaboration d'une terminologie et problématique de sa traduction*. Thèse de doctorat non publiée, le Caire : Université Al-Azhar. (Dictionnaire contextuel de l'architecture Islamique, en cours)

Pérouse de Montclos J-M (1989), *Architecture. Vocabulaire Principes d'analyse scientifique*, Imprimerie Nationale Editions, Paris.

Wüster E. (1981). « L'Etude scientifique générale de la terminologie, zone frontalière entre la linguistique, la logique, l'ontologie, l'informatique et les Sciences des choses ». in *Textes choisis de terminologie* 1981.

Site

<http://www.ecf.asso.fr/Formation-pro/Les-metiers/Batiments-et-travaux-publics/Conducteur-de-grues-mobiles>

Sources des illustrations

- Bourgoin J. (1889) : *Précis de l'art arabe et matériaux pour servir à l'histoire, à la théorie et à la technique des Arts de l'Orient musulman*. Vol. 1 : L'Architecture. Paris : E. Leroux. **(Fig. 3)**

- Maury B., Raymond A., Revault J. et Zakariya M. (1983), *Palais et Maisons du Caire. Époque ottomane. (XVIe – XVIIIe siècles)*, Nouvelle édition CNRS, **(FIG. 1)**

-

- Pérouse de Montclos J-M (1989), *Architecture. Vocabulaire Principes d'analyse scientifique*, Imprimerie Nationale Editions, Paris, **(Fig. 2)**

- Revault Jacques et Maury Bernard (1977) : *Palais et Maisons du Caire. Du XIVe au XVIIIe siècle*. Tome II. Planche XXV. « Palais Yashbak : détail des stalactites de pierre surmontant l'entrée du palais. **(Fig. 4)**

Summary

Over the past decades, founding principles of terminology have been far from unanimously agreed, even within their own field. The aim of this research is to highlight the different interpretations of these

Objet, concept, terme, discours. Repenser le domaine...

principles, which lay down the main outlines of our discipline. Here, we will strive to divide terminology work into several steps to better understand the different positions taken by the specialist regarding the constituent elements of the field. Following the same logic as the latter, would allow us to clarify certain misunderstandings which are hanging over terminology research for quite some time now, in particular the comparative terminology field.